

LE ROLE DES INSULTES DANS LE ROMAN D'ALBERT COHEN

Veronique Maisier

On lit souvent aujourd'hui que les insultes ne sont plus ce qu'elles étaient jadis et qu'on devrait déplorer cet appauvrissement de la langue française. Ainsi Robert Edouard affirme: "Mais l'injure, on ne la connaît plus [. . .] Il nous faut tout réapprendre d'une langue dont nous avons oublié la prodigieuse richesse et les infinies possibilités" (267). Selon les spécialistes de l'injurologie, ce n'est pas que les Français insultent moins qu'auparavant mais plutôt qu'ils se contentent d'un nombre très limité d'insultes qu'ils utilisent à tout venant, oubliant la subtilité et la créativité dont leurs ancêtres faisaient preuve, et que l'on retrouve par exemple dans les écrits de Rabelais. Or, afin de montrer que les insultes françaises ne sont pas mortes mais au contraire fleurissantes, nous nous proposons d'étudier les insultes trouvées dans les romans de l'auteur suisse francophone Albert Cohen. Nous nous tournons en particulier vers son groupe de personnages appelés les Valeureux de France qui ont le plus fréquemment recours aux insultes dans leurs échanges. Les imprécations et les insultes offrent un morceau de choix pour ces personnages dans la mesure où elles leur permettent d'exhiber leur maîtrise de la langue française. En fait, il importe de se demander si leurs échanges injurieux ne sont pas motivés avant tout par le désir d'offrir une joute oratoire, par la recherche du plaisir des mots et de la domination verbale bien plus que par la volonté de blesser par des mots offensants.

Les Valeureux ont un parler qui leur est propre, constitué d'un français désuet, parcouru d'inversions, de structures et de tournures de phrases inhabituelles, d'inventions, de métaphores, etc... Leur façon de parler remonte à des origines françaises dont ils sont particulièrement

fiers. Anxieux de conserver “l’habitude des tournures élégantes” (S 34),¹ les cinq amis apprécient Villon, Rabelais, et Montaigne, chez lesquels ils “avaient beaucoup lu et beaucoup retenu. Mais à tort et à travers” (M 47). L’originalité de leur langage résulte de ces circonstances. Comme le remarque Albert Bensoussan: “le français des Valeureux n’est pas commun, il a un parfum d’outre-mer. En fait, il y a, dans la langue que Cohen leur prête, un décalage par rapport à la norme, qui vient d’ailleurs de l’enracinement archaïque de ces Céphaloniens dans la langue française [. . .], ce qui donne un autre agencement des mots, une emphase très caractéristique” (45). Dans le groupe des Valeureux, le vétéran Saltiel connaît encore des flambées d’éloquence mais il se fait vieux et cède peu à peu la place de chef de groupe à Mangeclous. Salomon est généralement trop timide pour prendre la parole. Mattathias reste silencieux en raison de son avarice extrême qui lui fait économiser jusqu’aux mots. Enfin, Michaël se veut plus éloquent par les actes que par la parole. Ces quatre Valeureux se contentent alors d’injures traditionnelles et brèves. Saltiel traite Mangeclous “d’homme noir” (M 134). Salomon l’appelle “Grossier” (M 137), ou encore “Vilain” (M 34). Michaël le fait taire avec “Silence, cadavre” (M 107), et Mattathias avec “Tais-toi, débiteur” (M 41). À l’opposé, les insultes de Mangeclous s’allongent, lorsqu’emporté par sa propre éloquence, il devient intarissable:

Imbécile, homme d’ignorance noire, noire comme l’interstice de tes orteils que j’ai vus pour ma douleur et ma honte l’autre soir, ô puant véritable, fils des trente-six pères et neveu des entremetteuses, ô postérité des faux-monnayeurs, ô issu des ordures, ô Mattathias de vomissement, ô Arabe [. . .] hyène du pourcentage [. . .]. (M 317)

L’éloquence de Mangeclous constitue une source de revenus pour ce “raconteur stipendié d’histoires joyeuses” (S 22), ce *schmorrer* à “la parole dorée” (M 80)² qui en arrive à transformer les injures en vocation:

Moyennant cette modique somme, je ne dirai pas – que Dieu garde! – que ton honorable épouse fut une sans-vertu, que

ta délicieuse fille est une puante quant à la bouche et risque en conséquence de mourir vierge, que ton cousin a fait probablement banqueroute à Trieste et qu'on ne sait pas pourquoi ton grand-père n'a pas été en prison. (*M* 57)

L'opposition entre les adjectifs "honorable" d'un côté et "sans-vertu" de l'autre, entre "délicieuse" et "puante" montre que le discours de Mangeclous peut s'orienter dans deux directions inverses selon qu'il sera payé ou non: louange ou calomnie.³ Cette stratégie, à peine honnête, révèle le pouvoir de sa parole et l'inscrit dans la lignée des Chiquanous rabelaisiens qui font fortune grâce aux injures qu'on leur commémente. La présence de la conjonction de coordination *et* dans de nombreuses insultes témoigne également de l'étendue de l'éloquence mangeclousienne. D'une façon générale, l'insulteur ne pouvant se contenter d'un simple mot injurieux, il lui faut accumuler les termes. De là proviennent des expressions parfois redondantes telles que: "tu es un diable et un méchant" (*M* 135) ou encore "Ouragan et tempête dans l'œil de toutes vos sœurs" (*M* 136). Par l'utilisation de doublets, les Valeureux semblent vouloir suivre le précepte de Ronsard, l'un de leurs auteurs préférés, selon lequel "[p]lus nous aurons de mots dans notre langue, plus elle sera parfaite".

Pourtant, les injures finissent par perdre de leur force et doivent en conséquence être toujours plus véhémentes, originales et intenses. Les Valeureux, accoutumés aux exagérations des uns et des autres, ne s'émeuvent pas facilement. Lorsque Salomon annonce la fin du monde à Salties, celui-ci n'est "nullement impressionné par les exaltations et les exagérations auxquelles il était habitué [. . .]" (*S* 24). Il faut alors créer un effet de surprise afin de s'assurer une certaine supériorité. Mangeclous en impose ainsi à Mattathias lorsqu'il "lui lança des injures si savantes et si incompréhensibles – telles que *cognat*, *mastaba*, *vexillaire*, *cofidéjusseur*, *passellilure*, *esclope* – que Mattathias n'eut pas le courage de répliquer" (*M* 217). L'accumulation des insultes et surtout leur étrangeté ont pour effet de désarmer l'adversaire et de le réduire au silence. Que signifient ces insultes? Un *cognat* est "un parent par cognation," cognation étant "une parenté naturelle" (*Le Nouveau*

Petit Robert 1993, 399). Le terme “cognat” remonte au XIII^e siècle et appartient au registre du droit romain. Ce terme peut faire partie du vaste vocabulaire de Mangeclous qui a suivi des études de droit. Cependant, les termes suivants, “mastaba” et “vexillaire,” sont dénués de sens dans le contexte présent et révèlent un Mangeclous grisé par sa propre éloquence et son désir d’écraser toute trace de rébellion. Il ne s’inquiète plus du sens des mots qu’il utilise et fait preuve d’une totale liberté, emporté par “la beauté intrinsèque du mot considéré dans sa plasticité, son inutilité, libéré de son asservissement à un sens préconçu” (Duprey 161-162). Les deux derniers termes “passefilure” et “escope,” introuvables dans le dictionnaire, montrent Mangeclous laissant libre cours à son imagination et au “délire verbal” qui l’entraîne parfois [...] à extravaguer au point de négliger totalement la valeur sémantique des mots. [...] Des mots techniques sont transformés en insultes par un effet cumulatif et auditif” (Goitein-Galperin 1982, 175). Il fait alors partie de ces insulteurs pour lesquels “one of the joys of true invective, for both practitioner and audience, is the opportunity for the imagination to soar in flights of bombast. [...] Some fastidious cursers discover that words in common use cannot express their incoherent anger – they take refuge in the obscure, or even make up their own!” (McPhee 12-13).

Malgré la profusion des insultes valeureuses trouvées dans les romans cohéniens, aucune des injures ne peut être considérée comme grossière, à l’exception peut-être des termes “pisse-citron” (V 100) et “Pissefroid” (V 128), ce dernier utilisé patronymiquement à la façon rabelaisienne. Les personnages n’utilisent jamais le mot “merde” pourtant considéré comme la “clé de voûte de notre vocabulaire injurieux” (213) selon Robert Edouard. Les Valeureux parviennent à être injurieux sans avoir recours aux obscénités sexuelles ou scatologiques si fréquemment utilisées dans ce domaine. Les quelques insultes scatologiques restent polies dans la mesure où les termes “crottin,” “bouse,” “postérieur” et “fesse” ne sont pas considérés comme grossiers selon les dictionnaires. La correction du langage révèle le désir de l’auteur de faire preuve de créativité plutôt que de réutiliser des mots trop employés aujourd’hui. Albert Cohen aborde fréquemment

des sujets considérés comme vulgaires et donc indignes de la grande littérature, contrastant systématiquement la vérité des détails scatologiques aux mensonges des littérateurs.⁴ Ainsi, Mangeclous décrit les flatuosités de sa maîtresse ou encore parodie le prince Wronsky de Tolstoï, le décrivant en train de soulager sa diarrhée dans un chapeau melon alors même qu'Anna Karénine le croit en train d'écrire des vers. Dans ces deux exemples, Cohen oppose la beauté mensongère des personnages poétiques à la réalité physiologique des êtres humains. Il souhaite que ces personnages fictionnels, ces "martyrisés du roman," se libèrent du silence qui entoure leurs besoins afin de "jailli[r] enfin loin et fort, en un jet unanime et joyeux et véridique, franchement et fraternellement!" (M 141). Malgré les audaces littéraires et un penchant pour des descriptions physiologiques osées, Cohen n'utilise pas de grossièretés dans le vocabulaire de ses personnages, ayant recours à des euphémismes et à des termes dont l'exacritude terminologique prête à sourire, témoignant "la fonction poétique du langage par laquelle "l'accent" est "mis sur le message pour son propre compte" et qui dans ce cas ne peut être dissocié d'une fonction ludique" (Rouayrene 119). Il semble que Paul Guiraud devrait davantage nuancer sa description de la relation entre gros mots et injures lorsqu'il écrit que "les injures sont dans la majorité des cas constituées par des gros mots" (27). Cohen prouve dans ses romans que tel est loin d'être le cas. Catherine Rouayrene, quant à elle, a justement souligné cette absence d'adéquation:

Le gros mot est-il assimilable à l'injure et/ou au juron, comme l'ont dit bien des dictionnaires? S'il en était ainsi, ce serait relativement simple. Malheureusement, il est des jurons qui ne sont pas des gros mots (par exemple *pintade*, *panthère rose*), et, inversement, certains des mots considérés comme gros mots tels que *branlette*, *pine* ne sont par eux-mêmes ni des jurons ni des injures. (5, souligné dans le texte)

Les Valeureux se considèrent comme les aristocrates du "noble langage" français et ne souhaitent donc pas s'abaisser au langage

populaire des gros mots. Ils préfèrent utiliser leur maîtrise de la langue pour se distinguer – dans tous les sens du terme – et s'assurer l'admiration de leurs congénères. Les insultes échangées entre les Valeureux sont en effet avant tout un théâtre langagier, un forum dans lequel chacun exhibe son art et son éloquence.

Or, il est intéressant de noter que moins les insultes sont conventionnelles, plus elles deviennent révélatrices de la personnalité de l'insulteur. Elles n'ont pas été aseptisées en quelque sorte par un abus d'utilisation. Robert Édouard souligne qu'"[. . .] une personne tant soit peu névrosée qui profère des injures projette par le truchement de celles-ci ses préoccupations inconscientes, ses doutes, ses hantises, ses complexes, sur autrui" (233). Mangeclous est un personnage neurasthénique, mégalomane sans cesse douloureusement conscient de la petitesse de son existence. Les insultes qu'il utilise font fréquemment référence à la taille ou à l'inutilité de ses interlocuteurs. Il projette et extériorise ainsi ses propres doutes. Bien plus, les insultes deviennent une façon de cacher son impuissance sous une apparence de domination. Ses amis ne s'en formalisent pas outre mesure et lui laissent la satisfaction d'une supériorité linguistique illusoire. Guiraud analyse cet aspect de l'injure dans les termes suivants:

L'injure est l'expression d'une volonté de puissance. Mais d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite, qui n'est qu'un désir de puissance frustré et, en fait, une impuissance, expression d'une insécurité, d'une angoisse, d'un sentiment d'infériorité, plus ou moins latent et que l'acte verbal essaie de cacher et de compenser en se substituant à l'agression physique, à l'indifférence concrète et à tous les autres actes réels d'une véritable puissance. (119)

L'insulte se fait thérapeutique en offrant un exutoire à la frustration et en fournissant un moyen, quand bien même fictif, de s'affirmer. L'insulteur cherche à se revaloriser plutôt qu'à offenser ses interlocuteurs même si ces derniers se trouvent nécessairement dévalorisés dans le processus. Les insultes ne sont pas source

d'animosité mais résultent d'un débordement d'éloquence, d'un goût pour les disputes mélodramatiques, d'un besoin de s'affirmer ou encore des règles de la bienséance. Chacun doit jouer son rôle dans la comédie des relations humaines et les insultes font partie d'un décorum associé à certaines circonstances. Dans la scène qui suit, les visiteurs insultent Michaël afin de montrer qu'ils sont furieux d'être chassés:

Le janissaire renvoya ces gens de peu avec des gestes larges et des rires. La foule protesta, affirma que la mère de Michaël avait conçu cet enfant de noirceur avec le Malin par une nuit d'hiver.

-Et c'est ta grand-mère qui écartait les jambes de ta mère!
Les imprécations dûment proférées, les visiteurs s'en allèrent en paix [. . .]. (S 51)

La violence de leurs insultes est proportionnelle à la violence de leur désir de rester plus longtemps. Elles ne visent pas Michaël personnellement et, paradoxalement, apportent la paix et non la guerre. Poussées ainsi à l'extrême, les insultes deviennent des formules de politesse. Elles peuvent également être une façon de souhaiter la prospérité à la personne insultée. Cette attitude est à rapprocher d'une tradition juive selon laquelle dire du mal d'un enfant est grandement apprécié par la famille de ce dernier qui y voit une façon de maintenir le mauvais œil à distance.⁵ Il en va ainsi dans l'échange suivant entre Mangeclous et Colonimos, une connaissance qu'il rencontre au marché:

Lorsqu'on en arriva à l'échange des nouvelles de famille, le bon Colonimos, qui éprouvait une vive admiration pour les talents des célèbres bambins de Mangeclous, se garda d'en faire compliment au père, par bonne éducation et afin de ne pas attirer le mauvais œil. Au contraire, il les qualifia de vilains noirs, comme il se devait, à la satisfaction de Mangeclous qui renchérit, les déclara monstres nauséabonds et cracha de dégoût, assuré que de cette manière nul mal n'arriverait à ses trois trésors. (V 43)

Une telle interaction n'est possible que si tous les participants accordent la même valeur aux insultes. Comme le souligne Charles Flynn, "Societies often differ tremendously in what they consider an insult and in what their norms prescribe as proper responses to that insult"(3). Les insultes accentuent le sentiment d'appartenance et renforcent l'unité du groupe dans la mesure où elles montrent que ses différents membres partagent les mêmes normes.

A un autre niveau, les insultes prouvent que la franchise est permise puisqu'elles ne risquent pas de mettre en danger l'amitié existant entre les interlocuteurs. Elles présupposent une certaine confiance en la solidité des sentiments unissant les personnes concernées: "If people are close enough to one another that they are able to kid each other in an insulting way, an exchange of insults may serve to both define and sustain their primary bonds. The use of insult as an indirect mode of expressing friendship and affection is particularly common among males, for whom the direct expression of friendship is considered awkward" (Flynn 82). Les échanges injurieux trouvés dans les romans cohéniens se font toujours entre personnes de même sexe et uniquement entre ses personnages masculins, à une exception près dans *Les Valeureux* lorsque "[...] des commères enturbannées de vert ou de rose s'injuriaient ou se souhaitaient des bonheurs, haines et gracieusetés s'entrecroisant" (59).

Enfin, si elles n'expriment pas systématiquement l'amitié, les insultes sont toujours une marque de reconnaissance de "l'autre." Paradoxalement, tout insulteur reconnaît implicitement un niveau d'égalité à son insulté. Les insultes ne peuvent être efficaces que si l'égalité est reconnue *a priori* entre les interlocuteurs. De là vient peut-être l'expression populaire "La have du crapaud que tu es n'atteint pas la blanche colombe que je suis" selon laquelle, l'égalité étant refusée, l'insulte demeure vaine. Ewa Miernowska voit également dans les injures valeureuses une reconnaissance de l'altérité:

[...] leurs querelles finissent par un commun accord. Un brusque échange de paroles pose l'autre dans son altérité. mais le Valeureux ne force pas son ami à penser comme lui, il essaye de le convaincre et désire sa libre adhésion. Ainsi

leurs dialogues expriment le passage, parfois tumultueux, de l'individuel qui se manifeste par une opinion particulière, à l'universel qui se matérialise dans l'amitié. (74)

Par opposition aux injures de la communauté orientale de l'île de Céphalonie, les insultes échangées dans le monde occidental sont dénoncées par le narrateur comme étant malveillantes et pernicieuses: "Des domestiques parlaient à voix basse, et, d'un air correct, échangeaient d'abominables injures" (S 227). Pourquoi les insultes des Occidentaux sont-elles qualifiées d'"abominables" alors qu'aucun jugement narratorial négatif n'est porté sur les insultes valeureuses? Les échanges injurieux grandiloquents des Valeureux appartiennent au monde du théâtre, ce qui n'empêche pas qu'ils "se situent du côté de la vérité, dans un théâtre pour le plaisir" (Carafon 94). A l'opposé, les Occidentaux se situent du côté du mensonge. Ils s'insultent "à voix basse," sans que leur façade correcte ne révèle la dureté de leurs paroles car les apparences doivent être sauvegardées. Cette attitude est symptomatique de la peinture que Cohen fait d'un Occident à l'idéalisme hypocrite tout au long de son œuvre romanesque. Dans le cadre de l'utilisation des insultes, il oppose le "trop-dit" caractéristique de Mangeclous et de ses amis au "non-dit" régnant en Occident.

Les Valeureux sont des bouffons qui appartiennent au domaine de la comédie. Ils ont non seulement le droit d'échanger des injures sans avoir à en payer les conséquences habituelles mais encore l'obligation d'utiliser leurs masques de bouffons pour en faire de trop: "Ces masques [du bouffon, du fripon et du sot] donnent le droit de ne pas comprendre, d'embrouiller, de dénigrer, d'hypertrophier; le droit de parodier la vie en paroles [...], de proférer de gros jurons (quasi rituels), enfin de rendre publique la vie privée, avec tous ses replis les plus secrets" (Bakhtine 1978, 308-309). Alors que leurs insultes relèvent de la comédie, celles des Occidentaux relèvent davantage de la satire car elles correspondent à des attaques dénuées de tout humour, visant uniquement à blesser. On ne peut dénier dans cette distinction un certain parti-pris de l'auteur qui condamne la société bourgeoise occidentale à travers la valorisation des "grands discoureurs" (*BdS* 120) que sont

les Valeureux. En Occident, les insultes n'appartiennent pas à un théâtre pour le plaisir mais dé-construisent au contraire le théâtre monté de toutes pièces par les conventions sociales. C'est uniquement lorsque les règles de bienséance sont momentanément oubliées que la vérité des sentiments risque de se trouver révélée. Dans le monde manichéen créé par Cohen, cette vérité est trop hideuse pour être exprimée, raison pour laquelle les abominables insultes occidentales ne sont pas révélées textuellement par l'auteur. A l'étalage bruyant et excessif des Valeureux correspond le silence hypocrite des Occidentaux, plus révélateur que les mots.

Les insultes valeureuses sont remarquables, autant par leur diversité, leur originalité que par le rôle qu'elles jouent dans les romans cohéniens. Si certaines insultes prises séparément peuvent paraître cruelles, elles se trouvent réduites dans leur ensemble au grotesque et à la bénignité grâce à la truculence du parler des personnages valeureux et à l'amitié profonde qui les unit. Ces derniers suivent au pied de la lettre cette recommandation de Molière selon laquelle:

On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime. (2. 4. 63)

Dans l'Orient décrit par Cohen, les insultes participent à un certain rituel et à une théâtralité qui visent à sauvegarder à la fois l'unité de la société et la plasticité de la langue. Le texte en arrive paradoxalement à créer un double renversement de valeurs. Il propose d'une part une mise en valeur esthétique de la langue par l'utilisation de ce parent pauvre qu'est l'injure, et d'autre part une revendication éthique de cet acte de langage généralement dévalorisant. La propension valeureuse à insulter se trouve indubitablement citée en exemple alors que chez les "imbéciles conformistes" (V 254) occidentaux, les conventions ont étouffé la spontanéité et restreint la liberté d'expression. S'agirait-il alors pour le lecteur de "jaillir enfin loin et fort, en un jet unanime et joyeux et véridique, franchement et fraternellement!" et de ramener à la vie ce haut fleuron de la langue française?

NOTES

¹ Les références aux romans cohéniens sont abrégées comme suit: *M: Mangeclous, S: Solal, V: Les Valeureux, BdS: Belle du Seigneur.*

² Marta Carañon commente l'éloquence de Mangeclous dans les termes suivants: "L'éloquence se monnaie, Mangeclous le sait en tout premier, elle est valeur d'échange, parole en or, qui transforme le vide en matière, les mots en choses" (94-95). Anne-Marie Vacher souligne également les points communs entre Mangeclous et "la figure du mendiant sans scrupules, vivant d'expédients mais surtout de son verbe" (82).

³ Bakhtine décrit l'étroite relation qui existe entre la louange et l'injure dans les termes suivants: "Praise and abuse are, so to speak, the two sides of the same coin. If the right side is praise, the wrong side is abuse, and vice-versa. The billingsgate idiom is a two-faced Janus. The praise, as we have seen, is ironic and ambivalent. It is on the brink of abuse; the one leads to the other; and it is impossible to draw the line between them. This is why in familiar billingsgate talk abusive words, especially indecent ones, are used in the affectionate and complimentary way" (1968, 164-165).

⁴ Selon Véronique Duprey, la "réhabilitation du physiologique" correspond à deux intentions auctoriales: "D'une part écrire autrement pour se débarrasser des faux-fuyants et des fausses pudeurs du langage noble de la langue française écrite conventionnelle qui tend à évacuer la réalité. D'autre part, introduire des formes d'écriture différentes porteuses d'autres visions du monde et de la société [...] (141).

⁵ Bakhtine souligne les pouvoirs surnaturels autrefois accordés aux insultes: "Abusive expressions are not homogeneous in origin: they had various functions in primitive communication and had in most cases the character of magic and incantations" (1968, 17).

OUVRAGES CITÉS

- Bakhtine, Mikhail. *Rabelais and his World*. Trans. Hélène Iswolsky. Massachusetts: M.I.T. Press, 1968.
- Bakhtine, Mikhail. *Esthétique du roman*. Trans. Daria Olivier. Paris: Gallimard, 1978.

- Bensoussan, Albert. "Albert Cohen le perturbateur," *Les Nouveaux Cahiers* 66 (1981): 42-47.
- Caraïon, Marta. "Simulation et dissimulation," *Cahiers Albert Cohen* 2 (1992): 91-107.
- Cohen, Albert. *Solal*. 1930. Paris: Gallimard, 1958.
- . *Mangeclous*. 1938. Paris: Gallimard, 1965.
- . *Belle du Seigneur*. 1968. Paris: Gallimard, 1981.
- . *Les Valeureux*. Paris: Gallimard, 1969.
- Duprey, Véronique. *Albert Cohen, au nom du père et de la mère*. Paris: Sedes, 1999.
- Edouard, Robert. *Dictionnaire des injures*. Paris: Tchou, 1967.
- Flynn, Charles. *Insult and Society. Patterns of Comparative Interaction*. New York: Kennicat Press, 1977.
- Goitein-Galperin, Denise. *Visage de mon Peuple: Essai sur Albert Cohen*. Paris: Nizet, 1982.
- Guiraud, Pierre. *Les Gros mots*. Paris: PUF, 1975.
- McPhee, Nancy. *The Book of Insults Ancient and Modern*. New York: St. Martin's Press, 1978.
- Miernowska, Ewa. *Le Dialogue des discours dans les romans d'Albert Cohen*. New York: Peter Lang, 1999.
- Molière. *Le Misanthrope*. Paris: Larousse, 1963.
- Rouayrenc, Catherine. *Les Gros mots*. Paris: PUF, 1996.
- Vacher, Anne-Marie. "Permanence et filiations du personnage de Mangeclous." *Cahiers Albert Cohen* 7 (1997). N.p: n.p., 75-89.